

PAR ALEXANDRA ARÈNES

B4. (D) Gestionnaire chasseur ; **C4.** Sanglier ; **B2.** Renard ; **G2.** (R) Chercheur éco-ethologue ; **F2.** Martre ; **D2.** (P) Directeur du journal ; **E2.** Cardère ; **E2.** Chouette ; **C8.** (H) Apiculteur ; **C7.** Abeilles ; **C3.** Corbeaux ; **F7.** Chasseurs ; **TRANSVERSAL.** Réseau hydraulique (eau) ; **D4/H3.** Oiseaux ; **G4.** (Q) écologiste ornithologue ; **E7.** (J) Agriculteurs ; **E8.** Vers de bois ; **G6.** Blaireaux ; **E3.** Chauve-souris ; **D1.** Pivert ; **F7.** Chevreuil ; **C5.** Chien ; **F6.** Hérisson



Le domaine de Belval est une réserve cynégétique de 600 hectares, mais aussi un laboratoire d'expérimentation de gestion écologique qui développe des partenariats avec des acteurs locaux à l'intérieur et en dehors du domaine. Sur place, les acteurs (désignant à la fois les habitants et les professionnels du site) engagés dans une pratique de terrain nous ont parlé des transformations des paysages. Parmi ces témoignages foisonnants, nous nous sommes concentrées sur les relations entre les vivants et le paysage, mais aussi entre les acteurs eux-mêmes et les vivants. Nous cherchions à sortir de l'histoire généralisée de la crise des paysages ruraux, dont les Ardennes sont devenues emblématiques, pour proposer un regard plus optimiste. Nous voulions aussi nous concentrer sur les vivants et la façon dont ils habitent le territoire en tissant un réseau de relations.

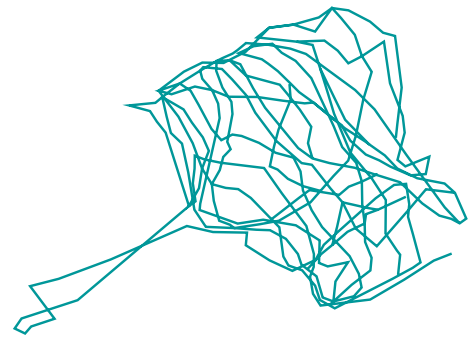
Dans les cartes classiques, on observe une prédominance des infrastructures humaines de contrôle, de gestion et d'exploitation des ressources du territoire (avec une organisation de la carte par niveaux successifs : cadre géologique, limites administratives, végétation, réseau routier, etc.). Après avoir travaillé quelques années avec ces outils cartographiques dans d'autres contextes – autour de projets prospectifs d'aménagement de territoires urbains et paysagers –, je me suis rendu compte, au fil de ce travail de terrain, que la plupart de nos cartes se concentrent sur l'humain et minimisent un grand nombre de questions et d'enjeux concernant les non-humains. Cette représentation limitée contribue à les marginaliser dans nos modes de gestion et d'occupation des territoires. Notre enquête a donc cherché à regarder autrement ce lieu, depuis l'intérieur de la forêt, du

sol à la canopée. Mais comment enquêter auprès des non-humains, animaux, sols et forêts ?

LES RENCONTRES DE TERRAIN

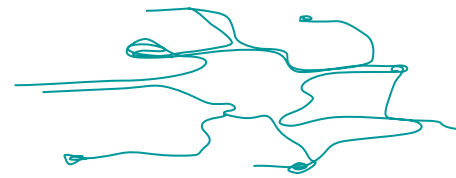
Nous avons cherché des réponses *in situ* auprès des personnes rencontrées lors de nos résidences à Belval en 2016. Nous avons recueilli leurs savoirs et tenté de décrire la richesse des mondes, humains et non humains, qui se déployaient dans leurs récits, sans effacer la diversité de leurs points de vue. Nous avons suivi le gestionnaire du domaine et son assistant dans leur pratique de terrain, plus particulièrement lors d'un exercice de pistage d'un animal blessé et du comptage des oiseaux protégés vivant sur les étangs du domaine. En dehors du parc, nous avons interviewé un chercheur éco-éthologue qui piste les animaux

avec des techniques GPS ; le directeur de *La Hulotte*, revue naturaliste qui piste la faune et la flore du quotidien ; un apiculteur spécialisé dans la réimplantation de l'abeille rustique ; un forestier chasseur ; un forestier maire ; des agriculteurs bio ; un agriculteur et maire ; et un enseignant passionné par les sols et la géomorphologie des Ardennes. Les acteurs ont partagé avec nous leur expérience du monde vivant (animaux, sols, arbres ou insectes), à travers des récits, des gestes, des dessins et des anecdotes, de façon très généreuse et à chaque fois singulière. L'éco-éthologue nous a d'emblée invitées à changer de perspective sur le paysage en nous décrivant comment l'animal s'y déplace. En effet, il ne déduit pas les passages des animaux à partir des structures visuelles du paysage perçues par les humains. Au contraire, il enregistre les trajectoires animales grâce à des colliers GPS associés à des prélèvements génétiques, pour récolter des informations sur les structures du paysage utilisées par les déplacements et celles qui leur font obstacle (2, 4). Il nous a donc incitées à ne plus considérer le paysage de façon statique, mais comme un habitat parcouru par les mouvements du vivant. Je me mis à imaginer le dessin d'une carte du territoire de Belval qui ne s'appuierait plus sur les éléments physiques du paysage, mais chercherait plutôt à représenter le mouvement de ces présences. Il fallait pour cela sortir en forêt et multiplier les points de vue.

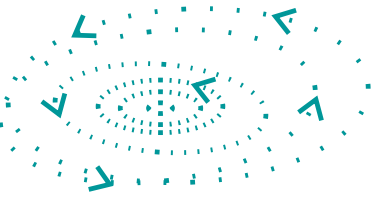
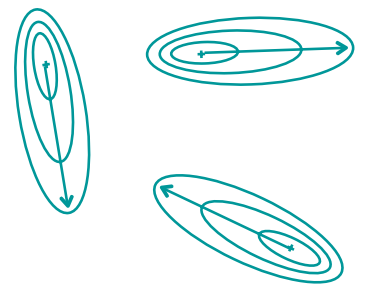
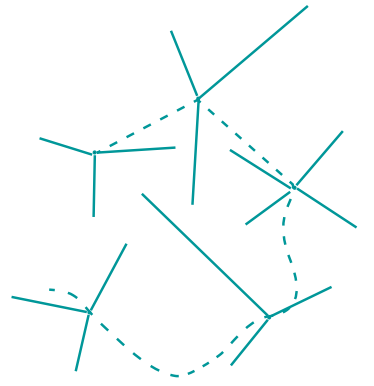


Le sanglier, d'après le gestionnaire du parc et les scientifiques, est un animal que l'on connaît peu. Assez irrégulier dans ses comportements (et ses périodes de reproduction), il va et vient dans un lieu, le fouille et disparaît : son chemin s'enroule et se déroule, on peut perdre sa trace très rapidement (3). Par contraste, le chevreuil est un animal aux habitudes mieux comprises :

les individus qui se voient ont tendance à se regrouper en petites unités (dans des clairières en milieu forestier). La recrudescence de grands groupes de chevreuils est un indicateur de l'état des paysages marqués par une augmentation des milieux ouverts (agriculture céréalière) qui modifie les habitudes des animaux des milieux couverts.



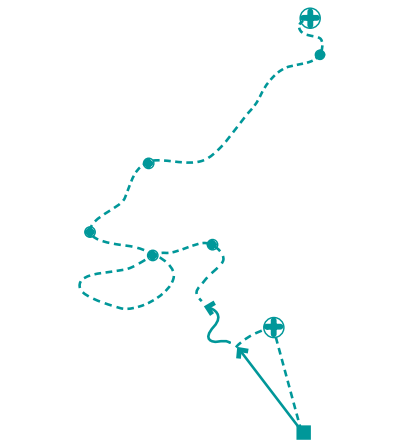
Je n'avais pas les connaissances nécessaires pour reconnaître ce que nous appellerions par la suite « *les animés* » (l'ensemble des vivants, toutes espèces et tous règnes confondus, que nous pouvions croiser sur notre chemin, et dont nous avons consigné les « signatures »). J'ai donc suivi Sonia Levy, artiste et co-enquêtrice particulièrement sensible à la présence des non-humains, grâce à un apprentissage et une attention accrue au contexte (un « *art of noticing* », comme dirait l'anthropologue Anna Tsing). En forêt, elle marchait doucement mais absorbait l'environnement autour d'elle. C'est une belle expérience de suivre quelqu'un pour qui le monde naturel est familier. De ce parcours nous avons rapporté, entre autres, une branche rongée par des vers de bois qui me fit penser à une partition de musique (13). Au crépuscule, nous sommes allées dans le domaine de Belval enregistrer les activités des êtres de la forêt se préparant à la nuit. Clémence (notre troisième co-enquêtrice) et Sonia portaient les enregistreurs de sons, j'essayais de ne pas faire de bruit. Ce soir-là, nous avons repéré de nombreux animés qui deviendraient mes premiers sujets graphiques. Les jappements d'un renard, comme des faisceaux perçant l'obscurité, nous encerclaient en dessinant autour de nous une triangulation sonore. Au-dessus, les grands corbeaux tournaient autour de leur nid perché à la cime d'un arbre pour décider ensemble celui qui serait de garde pour la nuit (6). Plus loin, les chouettes signalaient à tour de rôle leur présence par des hululements délimitant des auréoles dans la forêt et transformant l'espace forestier en territoire de chasse (5).



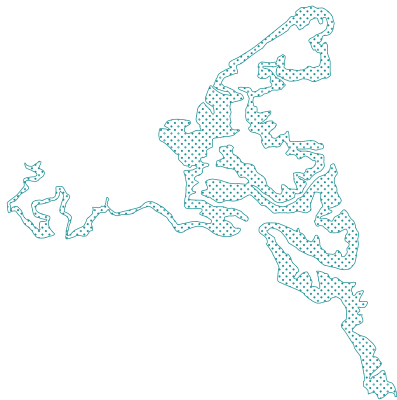
Le *jizz* est un terme anglo-saxon décrivant une forme de perception de la nature qui ne dissocie pas l'animal de son réseau de relations avec l'environnement. Selon le chercheur en philosophie et pisteur Baptiste Morizot, le *jizz* est rendu possible car l'animal, ou l'entité, possède un mouvement singulier : « *Le jizz qualifie l'essence mobile d'une espèce : ce qui permet, sur le terrain, de la reconnaître parmi d'autres en un coup d'œil. C'est son allure singulière, ou son style incomparable de vol, de mouvement, qui fait que l'on isole intimement son identité avant même que la conscience analytique ait pu détailler ses attributs pour l'identifier formellement*¹. »

Le mouvement – ou la signature du mouvement – est ce qui peut permettre de passer d'une vision fixiste du paysage à une vision dynamique et vivante. Le *jizz*

ne se définit pas clairement. On pourrait parler d’une intuition perceptive d’un environnement partagé avec le vivant, lequel peut sûrement aussi, en retour, saisir notre jizz d’humain. Comme nous l’a rappelé le directeur de *La Hulotte*, chaque espèce s’est blottie dans sa niche et est en interconnexion avec d’autres, parfois en les contrôlant. Cette niche n’est repérable que par le mouvement que fait l’animé pour en sortir et se connecter au milieu.



7



8

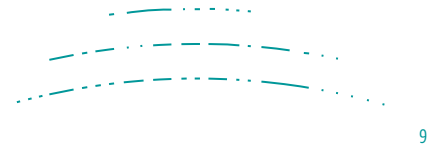
Tim Ingold, anthropologue et philosophe, parle de lignes qui s’enchevêtrent pour constituer progressivement le monde vivant. Le chien pisteur, dont le monde sensoriel est beaucoup plus développé que le nôtre, croise ces lignes et repère une multitude d’indices olfactifs et visuels. Lorsqu’il perd la piste d’un animal, il revient à l’ancienne trace en opérant un large arc de cercle dans l’espace, et redessine ainsi sa propre ligne. La forêt est un milieu infiniment dense et propice à la chorégraphie du vivant. Selon Ingold,

« la relation n’est pas entre une chose et une autre – entre l’organisme “ici” et l’environnement “là-bas”. Il s’agit d’un traçage le long duquel la vie est vécue. [...] Chaque traçage constitue un fil dans un tissu de trajectoires qui trament ensemble la texture du monde vivant. L’environnement n’est plus simplement “ce qui entoure l’organisme”, mais “un domaine d’enchevêtrement” [a domain of entanglement]. C’est à l’intérieur d’un tel enchevêtrement de trajectoires entrelacées, constamment étirées par ici et ravaudées par là, que les êtres se développent et poussent le long des lignes de leurs relations. Cet enchevêtrement est la texture du monde² ».

LE PAYSAGE DES ANIMÉS

L’inscription des animaux et des plantes dans leur milieu est potentiellement reconnaissable par chacun d’entre nous, par une façon de voir attentive mais également synthétique. Il n’est pas toujours utile d’établir un diagnostic précis et détaillé des caractéristiques permettant la distinction de l’espèce en l’isolant de son contexte. Il m’apparaissait dès lors possible de dessiner, de noter cette « impression » laissée par l’animal dans son territoire, et de produire, à partir de là, une carte expérimentale. L’enquête et l’arpentage en forêt ont fait surgir ces êtres invisibles depuis les vues aériennes, mais que l’on apprend à reconnaître depuis le sol. Ils laissent des traces et modifient le faciès physique des paysages. L’aspect sonore aussi est important car la plupart des vivants sont invisibles pour nous. Ils peuvent surgir de toutes parts ; par exemple, les sons des becs des piverts (9) nous ont surpris à chaque sortie et nous avons appris que chaque espèce occupe une strate verticale de la forêt. La cartographie du vivant proposée à partir de cette expérience est proche des systèmes de notation développés en musique expérimentale, liant des sons à des schémas graphiques. À Belval, ce qui fait la complexité du réseau d’acteurs n’est pas son extension géographique « horizontale » mais la richesse des interactions entre les êtres vivants sur une portion de territoire qui se construit « par le dedans ». La carte propose à partir de là de nouveaux codes, de nouvelles légendes, afin de rendre sensible cette opération de découverte d’un territoire depuis l’intérieur ; un territoire qui se peuple non pas tant en s’étendant qu’en se complexifiant sur lui-même.

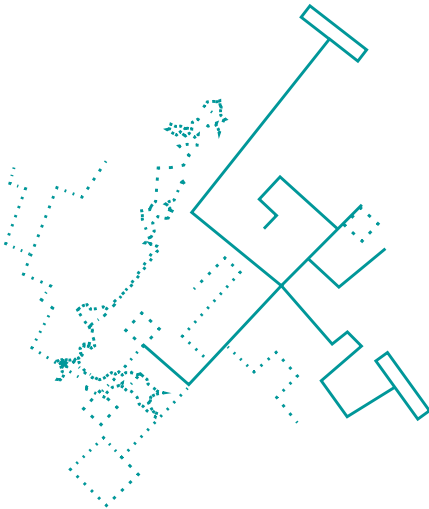
Là où une carte classique repose sur un socle, un fond, une base géographique rend compte d’un point de vue dominant et extérieur ; ici, les vivants dessinent entièrement la carte : ils « vectorisent », littéralement, une certaine façon d’habiter le territoire.



9

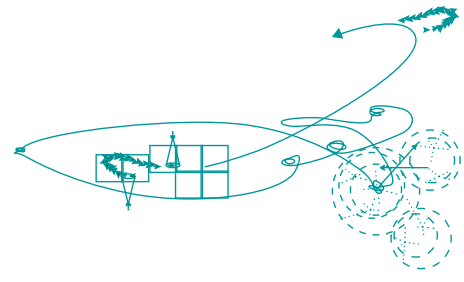
AU-DELÀ DES CATÉGORIES

La carte résulte d’un assemblage d’informations provenant des praticiens du territoire. Ces sources permettent d’enregistrer les vivants avec plus ou moins de certitude et de tâtonnement, en employant des instruments rudimentaires (reconnaissance sonore) ou plus précis (les caméras pièges). Elles sont ensuite l’objet d’une médiation supplémentaire qui vise à déplacer nos procédés de connaissance traditionnels et les systèmes de visualisation qui leur sont associés. C’est de ce déplacement que naît la cartogenèse, une genèse du territoire du point de vue de ceux qui le vivent et l’habitent. L’objet-frontière ainsi créé est le support de traductions hétérogènes, un dispositif d’intégration de savoirs divers, experts et non experts. Sa flexibilité interprétative (bien que soutenue par une structure ou schème) témoigne d’une proximité avec les matériaux de terrain et le réseau des acteurs concernés.



10

La carte ne représente pas seulement des trajectoires animales. Elle intègre les humains dans le réseau de relations qui les relie eux aussi au territoire. Chaque animé est différent et ils sont pourtant tous représentés dans un langage commun, comme autant de traces ou de signatures de mouvements à l’origine de ces traces. L’exemple le plus convaincant est sans doute le cas de l’éco-éthologue, directeur d’un laboratoire de recherche dans les Ardennes (10). Il décrit sa pratique comme un labyrinthe très étendu de décisions sur lesquelles il a peu de prises. Sa recherche très spécifique, portant sur une portion de territoire délimitée par le déplacement de l’animal, est supposée orienter toutes les décisions territoriales d’aménagement de corridors biologiques. L’éco-éthologue piste les animaux qu’il étudie – essentiellement des petits mammifères comme la martre, le renard ou le chat sauvage – à l’aide de colliers GPS qui retracent le chemin de l’animal. Ces données, si elles sont récurrentes, sont ensuite traduites dans des rapports qui servent à l’élaboration du schéma régional de cohérence écologique afin de déterminer quelles sont les zones de corridors écologiques à préserver ou à mettre en place. Nous avons pu tracer la signature de mouvement du scientifique sur la cartogenèse à partir de son propre dessin labyrinthique et semé d’impasses représentant ses recherches de subventions, que nous avons ensuite combiné au déplacement, également labyrinthique et jalonné d’obstacles, de la martre le long des haies. Deux formes de nourriture, deux trajets qui se figurent schématiquement de façon similaire : la martre suivie au GPS et le dessin de l’éco-éthologue. Les tracés se recoupent, leurs mondes se croisent, se superposent, se continuent l’un dans l’autre. La carte du vivant permet de visualiser des trajectoires croisées humaines et non humaines qui s’entre-capturent constamment dans la pratique des acteurs rencontrés.



11

VERS UN PARTAGE DES TERRITOIRES ?

La carte, comme outil sensoriel et potentiellement diplomatique, rend compte de notre compréhension du territoire à un moment *t* qui constitue une étape dans notre enquête. Chacun des animés a un point de vue particulier sur le territoire, sans pour autant être aveugle aux autres espèces. Tous sont conscients des possibilités de superposition de ces points de vue dans un même milieu. Si les humains rencontrés ont une très bonne connaissance de qui vit où et comment, on peut supposer de même pour les autres animaux : le renard, par exemple, peut partager son terrier avec le blaireau (12), à des moments différents. Sur la carte, ils sont placés par affinités de trajectoires ou d’usages. Ce premier *mapping* n’est cependant pas exhaustif et demeure hypothétique : nous projetons de retourner sur le terrain pour soumettre cette traduction du territoire aux acteurs concernés.



12

L’irruption du vivant et sa capacité à perturber les classifications et les codes classiques des modes de représentation nous incitent à chercher des modes alternatifs de visualisation, qui puissent participer à une réelle politique territoriale de cohabitation avec le vivant. La méthode développée pourrait être exportée à d’autres territoires. Ce que la cartogenèse issue de l’enquête à Belval propose, dans un premier temps, c’est un changement de perspective sur le paysage en redessinant une carte dynamique représentant les « trajectoires entrelacées » des vivants.



13

1. Baptiste Morizot, *Les Diplomates : cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*, Marseille, Wildproject, 2016, p. 221.
2. Tim Ingold, *Being Alive. Essays on Movement, Knowledge and Description*, Abingdon, Taylor & Francis, 2011.

1. Belval, géologie 2. Tracés GPS du trajet journalier d’un renard 3. Signature du mouvement de sanglier 4. Signature sonore et mouvement du renard 5. Signature sonore de la chouette 6. Signature de mouvement des corbeaux 7. Ligne de pistage du chien 8. Couche géologique le long d’une ligne topographique 9. Signature sonore du pivert 10. Signatures de mouvement de la martre et de l’éco-éthologue combinées 11. Signatures de mouvement des oiseaux migrateurs et de l’assistant gestionnaire ornithologue du domaine 12. Relevé d’une zone de terriers de blaireaux 13. Empreinte de vers de bois sur une branche

L'ENQUÊTE

La cartogenèse du territoire de Belval (cartographie de la présence des animés qui composent la forêt : humains et non-humains) a été produite en réponse à la commande passée en 2016 par la Fondation François Sommer, dont dépend le musée de la Chasse et de la Nature à Paris et le domaine de Belval, à trois chercheuses en art et en paysage du programme SPEAP (programme d’expérimentation en arts politiques de Sciences Po à Paris), Clémence Bardaine, Sonia Levy et Alexandra Arènes. Leur enquête, fondée sur des protocoles croisés, c’est-à-dire détournant les outils (capteurs techniques, relevés divers, objets collectés ou échangés, etc.) des acteurs du territoire pour faire émerger les formes artistiques de restitution, a eu pour sujet d’étude les interdépendances qui se tissent entre les habitants et les êtres vivants qui les entourent. Le « compte rendu » de l’enquête fait l’objet d’une installation de Sonia Levy et d’Alexandra Arènes au musée, dans le cadre de l’exposition collective « Animer le paysage / Sur la piste des vivants » (20 juin-17 septembre 2017).

L'AUTEUR

Alexandra Arènes est architecte spécialisée en projets de territoires. Après plusieurs années de pratique en agence d’urbanisme et de paysage, elle intègre le programme SPEAP. Elle fonde ensuite SOC (Société d’objets cartographiques) pour favoriser les collaborations entre laboratoires de recherche, agences et artistes autour de la question des territoires et de leurs représentations. Sa nouvelle enquête explore la « zone critique », au sein du programme « Politiques de la Terre à l’épreuve de l’Anthropocène », avec Bruno Latour et l’Institut du Globe de Paris.